



1914 - 1918

LES VILLAGES DE

LA FORET DE RETZ

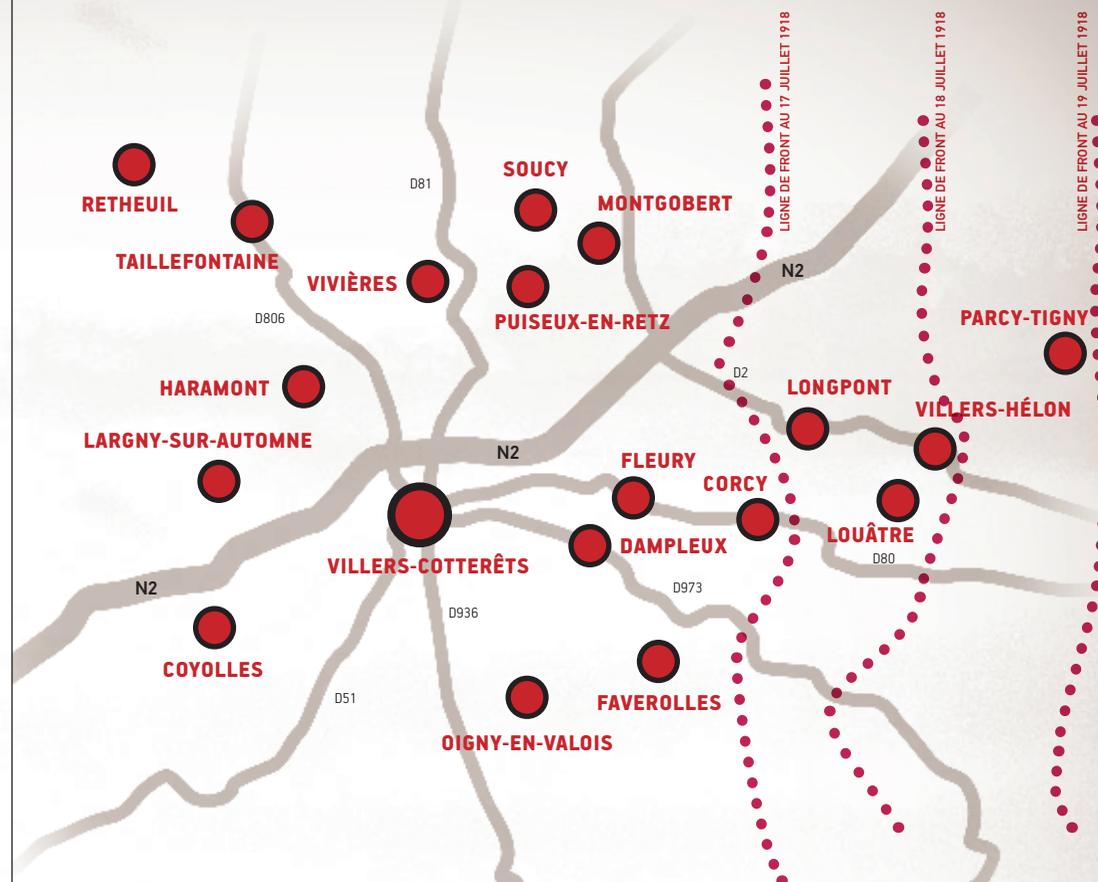
SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE

OFFICE DE TOURISME INTERCOMMUNAL
DE VILLERS-COTTERÊTS / FORÊT DE RETZ

1914 - 1918
LES VILLAGES DE
LA FORET DE RETZ
SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE

SOMMAIRE

CORCY.....	P6
COYOLLES.....	P7
DAMPLEUX.....	P8
FAVEROLLES.....	P9
FLEURY.....	P10
HARAMONT.....	P11
LARGNY-SUR-AUTOMNE.....	P12
LONGPONT.....	P13
LOUÂTRE.....	P14
MONTGOBERT.....	P15
OIGNY-EN-VALOIS.....	P16
PUISEUX-EN-RETZ.....	P17
RETHEUIL.....	P18
SOUCY.....	P19
TAILLEFONTAINE.....	P20
VILLERS-COTTERÊTS.....	P21
VILLERS-HÉLON.....	P22
VIVIÈRES.....	P23
LES VILLAGES DÉCORÉS DE LA CROIX DE GUERRE 14-18.....	P24



QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES

1914

2 AOÛT → mobilisation générale en France

DÉBUT SEPTEMBRE → sacrifice au Rond-de-la-Reine des 98 gardes britanniques inhumés au Guards grave ; élévation d'un observatoire à la Tour Réaumont par le général Maunoury chef de la VI^e armée

9 SEPTEMBRE → attaque d'une escadrille d'aéroplanes allemands à Vivières par un escadron de la 5^e division de cavalerie menée par le lieutenant de Gironde ; un convoi militaire allemand est détruit en forêt de Retz

12 SEPTEMBRE → le général Maunoury installe son QG à Villers-Cotterêts et celui de son 7^e corps (général Vautier) au château de Montgobert

→ L'ouverture d'un premier hôpital par le docteur Mouffier à l'école des garçons précède l'installation du service de santé des armées au château de Villers-Cotterêts

1915-17

→ Les communes sont animées par les passages d'états-majors et de troupes, les cantonnements et les opérations militaires

1918

27 MAI → l'offensive allemande au Chemin des Dames précipite 42 divisions ennemies vers Paris. La préfecture ordonne l'évacuation de tous les civils, l'exode est général. La résistance se fait au nord de Soissons

28 MAI → le général des Vallières de la 151^e DI est tué à Juvigny par un tir de mitrailleuse allemande

DÉBUT JUIN → Les combats se déplacent à la lisière nord de la forêt, sur le rû de Retz, la Savière et à Corcy. Plusieurs villages seront détruits. La guerre aérienne fait rage jusque mi-juillet

3 JUIN → Georges Dumont est mortellement blessé par un éclat d'obus au nord de Fleury

DU 5 JUIN AU 17 JUILLET → combats acharnés à Faverolles de la 128^e DI, appelée la division des loups

6 JUIN → l'aviateur Jean Bouillant s'écrase à Faverolles

14 JUIN → le lieutenant de Chasseval meurt sur la route du Faîte

30 JUIN → Bernard de Girval est abattu lors d'un combat aérien près du Bois Hariez

8 JUILLET → l'aviateur Dudley Gilman Tucker tombe dans une pâture près du village de Violaine, après avoir combattu 6 avions ennemis

18 JUILLET → **les armées Mangin et Degoutte, concentrées dans la forêt, s'élancent pour la contre-offensive de la victoire**

25 JUILLET → Raymond Poincaré, président de la République, se rend à Montgobert et à Longpont

17 AOÛT → le 2^e canonier Vanhout, qui servait le 407^e régiment d'artillerie lourde hippomobile, est tué près de la maison forestière de Chavigny



CORCY

Dès début septembre 1914, le village voit passer les troupes ennemies qui se dirigent vers la Marne. Ces dernières repasseront dans l'autre sens une dizaine de jours plus tard en direction de Soissons. Les soldats sont moins nombreux et très fatigués. Ici commence la guerre de position : les tranchées.

Le plus terrible est le mois de juin 1918. Le 2 au petit matin, les Allemands prennent Corcy mais l'après-midi les troupes du général Ségonne réoccupent le village. Le calvaire rue de l'Étang marque la limite de l'avancée allemande. Après de nombreuses attaques et contre-attaques très meurtrières, ce n'est que dans la nuit du 10 au 11 juillet que le château (détruit) et la ferme Saint-Paul sont définitivement libérés.



COYOLLES

Le 2 septembre 1914 les Allemands pénètrent dans Coyolles et l'occupent quelques jours. Tandis que l'état-major de Von Kluck s'installe au Vieux château, la population inquiète se réfugie dans la carrière proche du parc, laissant l'ennemi fouiller et piller plusieurs maisons désertées. La vie reprenant le dessus, les habitants finirent par regagner leur domicile. Cette première occupation prend fin dès le retour des troupes françaises, alors que le maire, le capitaine Jacques Moreau mobilisé dans la cavalerie, est amené grâce à son excellente connaissance de la forêt de Retz, à servir de guide à la 5^e division pour rejoindre les unités alliées engagées dans la première bataille de la Marne. Une action courageuse qui lui vaudra la croix de guerre !

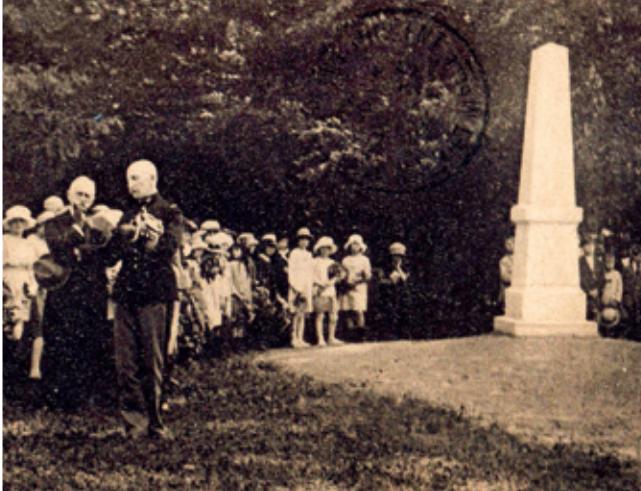
De fin 1914, au printemps 1918, Coyolles vit le quotidien des villages de « l'arrière » : passage incessant des troupes de toutes sortes, à pied, à cheval ou en véhicules, hébergement d'officiers, alertes... La population suit également de près la vie de ses enfants sur le front : permissions, décorations, blessures, décès... Trois d'entre eux tombent au champ d'honneur dès l'automne 1914.



Fin mai 1918 la rupture du Chemin des Dames menace à nouveau la région. L'évacuation générale est imposée aux civils qui se retrouvent en exode sur les routes.

La récompense pour Coyolles sera de voir le général Mangin lui-même installer son PC au château Neuf et y aménager une allée d'honneur faite de canons pris à l'ennemi ! Le village est resté préservé des destructions des bombardements.

Aujourd'hui le monument aux morts est le seul élément qui porte témoignage de cette guerre. C'est une grande plaque gravée, apposée sur la face sud de l'église et comportant les noms des 22 héros morts « pour la Patrie ». On y remarque une rare profusion d'informations individuelles : unités, grades, dates et lieux de décès...



DAMPLEUX

Comme toutes les communes du canton, Dampleux, en pleine moisson, voit partir ses jeunes hommes à l'appel de la mobilisation. Un mois plus tard les habitants observent l'arrivée d'uniformes gris et de casques à pointe! La fulgurante progression ennemie jette l'émoi dans les villages, mais l'occupation ne dure que quelques jours.

Plusieurs années durant, le village expérimente le quotidien de « l'arrière », fait de cantonnement à la ferme et dans les granges, de passage de troupes en tous genres, de réquisitions, de courriers du front et parfois de la mort d'un de ses enfants.

Dans le Fond de Dampleux, la voie ferrée reliant Compiègne à La Ferté-Milon prend un caractère stratégique en transportant troupes, munitions et matériels jusqu'à la fin de la guerre.

Lors de la rupture du front au Chemin des Dames fin mai 1918, la nouvelle ruée allemande contraint à l'exode immédiat de tous les civils. On se bat tout le long de la lisière de la forêt, de Longpont à Faverolles, avec des gaz et des chars. La résistance est acharnée à Vouty, juste au-dessus de Dampleux, où l'artillerie française est concentrée et doit même

rectifier le tracé du GC23 au pied du carrefour de Barbançon pour en atténuer la pente et permettre aux canons lourds de la gravir! Le 28 juin, le capitaine-aviateur Marcel Doumer s'écrase avec son avion à la lisière de la forêt. Après plusieurs jours d'angoisse l'ennemi recule, Dampleux ne sera pas détruit!

À la Croix-de-Dampleux un monument conserve la mémoire des gardes forestiers Rambouillet, Humbert, Magnan, tombés en cet automne 1914 pour la défense du massif et Georges Deperrois, tombé le 30 janvier 1915.

De nos jours, quatre « crapouillots de tranchée » encadrent le monument aux morts. Avec treize jeunes « morts pour la France », le village a bien « mérité de la Patrie ».

FAVEROLLES

Le 2 septembre 1914 les Allemands traversent Faverolles depuis Corcy vers la Marne. Pendant deux jours, après un peu de repos sous les tilleuls de la place, beaucoup remplissent les bidons avec l'eau du puits, dévalisant l'épicerie et la boulangerie, criant « Président République Française paiera ». Le 12, moins fiers, les hommes et les chevaux épuisés repassent dans l'autre sens poursuivis par les Dragons. Parmi les soldats un enfant du village passe la nuit chez lui (il fut tué en Belgique quelques semaines après), les officiers chez l'habitant et les troupes dans le champ au-dessus de l'école.

Faverolles verra passer des troupes au repos, à l'instruction, ou qui ravitaillent les unités. Un laissez-passer permettait de franchir les entrées du village et les prairies de Maucreux étaient remplies des bêtes abattues selon les besoins.

Fin mai 1918 les Allemands foncent sur Paris. Faverolles est évacué le 28. Emportant ce qu'ils peuvent, les habitants partent en destination inconnue : Isère, Lozère, Calvados, Loiret... Le 31 les Allemands arrivent dans la vallée de la Savière. Début juin les environs sont bombardés les empêchant d'entrer

dans la forêt. Le centre du village n'est qu'un tas de gravats sous lequel une patrouille retrouvera le 3 juin une petite fille vivante à côté du cadavre de sa mère. Le 4 juin, 120 avions Bréguet XIV déversent 7200 obus entre Maucreux et la ferme Saint-Paul. Un monument surmonté d'une croix commémore la chute de l'aviateur Jean Bouillant sur la plaine du Buchet. Après quatre semaines de combats, la 128^e DI (division des loups) qui occupe Faverolles, stoppera la progression allemande sur le flanc est de la Savière.

En juillet 1920 l'aviateur et maire, Guy de Lubersac, devenu sénateur, fonde la Fédération des coopératives de reconstruction de l'Aisne.

Le monument aux morts sera inauguré le 25 juillet 1926. Sur le socle de faïence l'inscription « dans ce lieu fut repoussé l'envahisseur » fut détruite en 1942 et restaurée en 1945. En 1918 la commune comptait 85 hommes mobilisés. 27 poilus et 2 femmes victimes civiles ont leurs noms gravés.



FLEURY

Ce village, le plus petit et le plus discret du canton, pourrait donner l'impression d'avoir été oublié par la Grande Guerre. À cette époque les voyageurs automobiles, tout comme les trains, le traversent sans s'arrêter et on peut penser que les unités, alliées ou ennemies, ont fait de même pendant ces longues années de guerre !

D'ailleurs la route très simple qui relie Villers-Cotterêts à Corcy, à travers la forêt, évite la nationale 2 qui absorbe tout le passage et que les convois militaires empruntaient plus aisément.

Les traces ou les souvenirs de cette Première Guerre mondiale à Fleury se limitent donc à des marques individuelles, des graffitis dans les carrières ou à la ferme, sans doute quelques photos de famille, mais aucune destruction significative, aucune maison détruite qui aurait pu donner matière à une carte postale...

Deux lieux de mémoire doivent cependant nuancer cette impression. Sur la hauteur, à l'entrée de la plaine de Fleury par la route du Pendu, une stèle de granit rappelle la défense héroïque des 46^e et 246^e régiments d'artillerie, début juin 1918, qui avaient pour mission

d'arrêter la formidable progression allemande en direction de Villers-Cotterêts et de Paris. Après deux jours de combats intenses l'ennemi doit reculer, il est stoppé un peu plus loin entre Corcy et l'étang de la Ramée. Cette bataille a donc contribué à sauver la capitale ! L'autre point où il convient de s'arrêter, est simplement le monument aux morts qui garde le souvenir des sept jeunes Fleurisiens qui ont alors tout donné pour leur pays. Signe que la guerre ne les avait pas oubliés !



HARAMONT

Haramont évacué lors des deux batailles de la Marne n'a connu la guerre de mouvement qu'en septembre 1914. Les 9 et 10, la 5^e DC traversera plusieurs fois le village, le général Cornulier-Lucinière ayant confié une mission de reconnaissance et de protection du corps au commandant Joullié. La division combatta au Petit Bois d'Haramont, une compagnie cycliste de fantassins venant du poste Parade. Après deux batailles (Plessier-Huleu et Hartennes) l'escadron Joullié tente de rejoindre la division en bivouac vers Gilocourt. Les Dragons harassés se terrent en lisière de forêt, plaine d'Eméville. Découverts au petit jour ils cherchent à contourner le village et les tirailleurs cachés dans la haute luzerne par le sud. Craignant d'être encerclés, les Dragons, sous la mitraille, se retrouvent dans le désordre à la ferme de May à Grimancourt. La centaine de survivants gagnera la forêt de Compiègne.

La comtesse de Sémellé, présidente de l'Union des femmes de France, rassemble des bénévoles ou aides-soignantes en formation afin de seconder au soin des blessés. Des infirmeries sont créées au château des Fossés où demeure la Comtesse et à l'école du village où décède le 2 septembre, le major Hogg, blessé

la veille vers le carrefour du Rond de la Reine. Il repose au cimetière communal.

Haramont recevra aussi les cantonnements. Le 47^e RI après des engagements au Berval cantonne le 11 septembre au lieu-dit La Maladerie. Le 1^{er} régiment de marche de la légion étrangère quitte Montgobert le 11 janvier 1916 pour la vallée de Baudrimont. Au château des Fossés la compagnie des mitrailleuses s'installe dans une carrière. À l'entrée on y découvre la sculpture « Le rêve du Poilu », datée sur le socle de 1916 et signée J.B., un artiste espagnol, José Bes, engagé volontaire. L'état-major du 4^e Spahis quitte Ivors pour le château des Fossés le 2 décembre 1916, installant une partie du cantonnement près de Longpré. Le régiment ne quittera le village qu'en mars 1917.





LARGNY-SUR-AUTOMNE

Si ce village, à la fois résidentiel et agricole, a vu partir avec inquiétude ses jeunes gens à l'appel de la mobilisation, il n'a pas véritablement souffert par faits de guerre. L'église Saint-Denis, pourtant très visible par son haut clocher, n'a pas été endommagée, pas plus que les maisons traditionnelles à pas-de-moineaux.

En septembre 1914 les premiers casques à pointe en marche vers Paris ne stationnent que brièvement à Largny. Les différentes fermes ont continué à pratiquer leurs travaux saisonniers, parfois avec l'aide des soldats français eux-mêmes. L'école a pu recevoir les enfants, le maire s'efforçant d'assurer une vie presque normale aux civils tout en répondant aux sollicitations des militaires. Seules rues et routes ont subi le passage des engins lourds, de l'artillerie, des chars...

Mais Largny est néanmoins resté, selon le moment, au contact direct des événements : unités françaises de passage, troupes relevées du front et venues au repos, réquisitions d'animaux ou de fourrage, alertes aériennes, alternant avec le quotidien des fermes et des familles, les nouvelles des mobilisés, l'accueil

des réfugiés du Nord... L'exode civil de juin-juillet 1918 a été atténuée par une forêt toute proche, restée à l'abri des infiltrations ennemies, même si les concentrations d'hommes et de matériel pour la contre-offensive Mangin ont aussi marqué le village.

Et puis comme partout, lorsque sonne l'heure de l'Armistice, c'est le triste bilan des soldats qui ont fait leur devoir et ne reviendront pas. À Largny on en compte 19, recensés à la fois sur le monument aux morts et sur une plaque apposée dans l'église.



LONGPONT

À l'approche de l'ennemi le 2 septembre 1914, la population choisit de ne pas évacuer et subit pendant quelques jours le joug arrogant des troupes impériales de passage, avec vols et saccages. Après leur retrait, le front établi mi-septembre au nord de l'Aisne amène à Longpont et pendant plus de trois ans, le passage des unités alliées les plus variées : régiments territoriaux, Britanniques en opération, cavalerie, camp d'instruction américain, conseil de guerre installé à l'école, camp d'aviation à Beaufort, artillerie, camions de munitions...

Aussi la surprise est-elle grande, fin mai 1918, lorsqu'une nouvelle ruée allemande est annoncée. D'abord réfugiée dans la carrière de la Grille, la population presque entière doit partir en exode vers Paris et La Roche-sur-Yon, tandis que le logis abbatial de la famille de Montesquiou est incendié et les cloches de l'église descendues et fondues. Le village, gravement endommagé, n'est libéré que le 12 juillet par les Zouaves et voit se concentrer alors les troupes de Mangin (X^e armée) qui s'occupent à nettoyer les fermes occupées et à bloquer les offensives allemandes qui veulent pénétrer en forêt. La lisière, avec la Savière à ses pieds, est

la ligne qui ne doit pas être franchie !

Le 18 juillet à l'aube, Longpont est l'un des points de départ de la grande contre-offensive alliée. Artillerie lourde, chars, aviation de bombardement, participation anglo-américaine, l'élan est irrésistible à tel point que Clemenceau et le président Poincaré se rendent spécialement à Longpont et Montgobert pour être témoins de la victoire annoncée ! Fermes dévastées, maisons effondrées ou incendiées, arbres déracinés, sol bouleversé, Longpont n'est plus que ruines, à l'exception de l'ancienne abbatale qui dresse encore sa façade meurtrie...

Il faudra l'aide publique, le parrainage généreux de Neuilly-sur-Seine et surtout le courage de toutes les familles revenues pour que la vie reprenne ses droits à Longpont. Mais 14 enfants du village, inscrits sur le monument aux morts, ne reviendront jamais...



LOUÂTRE

Pendant les 51 mois de la Grande Guerre, Louâtre n'eut probablement jamais les honneurs des communiqués officiels. Au tout début de septembre 1914, au moment de l'invasion rapide des Allemands, des événements d'importance se déroulant sur l'Ourcq et la Marne, les habitants des cinq hameaux, surpris, ne jugeront pas nécessaire de prendre la route de l'évacuation comme ils le feront en 1918. De septembre 1914 à mai 1918, Louâtre vivra au rythme d'un cantonnement sans arrêt bondé d'unités combattantes au repos.

Cependant les combats de juin-juillet 1918 marqueront définitivement le village. En montant de Corcy à Louâtre par ce vallon sec longé au nord par le Bois Madame et au sud par le Bois des Juifs, pensons à la lutte acharnée de la division des loups et de différents bataillons de tirailleurs sénégalais (128^e DI). Une plaque commémorative près du monument aux morts rappelle le sacrifice de l'un d'eux, le 36^e bataillon de tirailleurs sénégalais.

Un petit détour par l'église Saint-Rémi s'impose, une partie des stigmates de la destruction du chœur lors des combats de juin-juillet 1918 a été préservée, comme si les édiles

de la reconstruction avaient voulu inciter les fidèles à retenir ce message inscrit à jamais dans la pierre.

Enfin pour bien comprendre la manœuvre du général Mangin le 18 juillet 1918, poussons jusque Violaine, prenant le chemin communal vers Villers-Hélon du haut duquel le visiteur domine la plaine du Soissonnais, adossée à la forêt de Retz entre les vallées de l'Aisne et de la Savière sur laquelle s'est déployée, d'ouest en est, l'aile gauche de l'offensive de la X^e armée qui avait pour objectif de couper la retraite de l'armée allemande aventurée dans la poche de Château-Thierry.

Le monument aux morts garde les noms de 13 jeunes du village, dont 3 de la même famille, qui ont donné leur vie pour le pays.



MONTGOBERT

À une vingtaine de kilomètres en retrait des premières lignes, Montgobert est à la fois proche du front et de Paris. Après avoir vu en septembre 1914 plusieurs détachements allemands qui partaient vers le sud, le village fut délivré. Montgobert mène pendant près de quatre ans une existence assez calme. Les régiments français y séjournaient au repos, allant au front ou en revenant. Cette quiétude s'évanouit brusquement quand l'état-major allemand profitant de la faiblesse du front au Chemin des Dames, fait une percée qui le conduit d'abord jusqu'à Soissons, puis à la lisière de la forêt de Retz. Montgobert évacué depuis juin 1918 est le théâtre de combats acharnés pendant un mois et demi.



Il y avait une « ambulance », plusieurs cimetières militaires ouverts près de l'église

et dans le parc. Le château fut un poste de commandement pour plusieurs états-majors français et alliés. C'est ici que Maunoury reçut Joffre à plusieurs reprises. Alexandre Millerand, ministre de la Guerre, vint y rencontrer les généraux. Comme en porte témoignage la plaque apposée sur l'ancienne mairie, Raymond Poincaré, président de la République, rendit également visite le 25 juillet 1918, au général Berdoulat, commandant le XX^e corps d'armée en son PC de Montgobert.

Fort de ce passé, le château dispose de plusieurs salles d'exposition consacrées à la guerre 14-18. Ces salles restituent la forêt en tant que zone des armées et présentent la vie d'un village de l'arrière.

Plusieurs militaires tombés au front reposent au cimetière de Montgobert dont le général Pierre des Vallières, tué à Juvigny. Une plaque sur le monument aux morts du village rappelle également la mémoire de ce général, ainsi que celles de tous les enfants de Montgobert morts pour la France.

À quelques kilomètres du village, en allant vers Longpont, se trouve le mausolée érigé en mémoire du capitaine Joost Van Vollenhoven.



OIGNY-EN-VALOIS

En septembre 1914, le village est traversé par la cavalerie et l'infanterie britannique reculant vers la Marne. Les habitants se réfugieront en forêt avec leur bétail avant que les Allemands ne pillent leurs maisons. Une patrouille de chasseurs à cheval sera conduite vers Bourfontaine malgré la circulation des autocamions allemands vers La Ferté-Milon. Des soldats de la 5^e DC passent pour attaquer un champ d'aviation vers Marizy et abandonnent les montures exténuées et fourbues. De nouveau, une intense circulation se fait sur la route de Meaux, le canon se rapproche. Dans la rue les convois sont hétéroclites : munitions, voitures cuisines...

Le front se stabilisant sur l'Aisne, le village devient un cantonnement : 33 officiers, 1203 hommes, 220 chevaux, popotes, bureaux, ateliers, infirmerie...

Les sept prisonniers de guerre allemands et leurs trois gardiens quittent Baisemont le 30 mars 1918. En mai la préfecture ordonne l'évacuation des civils et les troupes sont prêtes à se replier. En juin l'ennemi approche à moins de deux kilomètres. Des artilleurs installés aux abords du village et de la forêt pro-

voquent les tirs de contre-batterie ennemis. Les bâtiments souffrent des bombardements. Oigny sera occupé jusqu'en août 1918 par les troupes françaises et alliées.

Les demeures ont subi un pillage systématique par les troupes au repos ou montant en ligne. Bien que possédant tout le confort indispensable, la plupart des habitants n'ont retrouvé au retour de leur exode que quelques gros meubles et bois de lits éventrés. Le reste a été emporté dans les tranchées. Les jardins et les arbres fruitiers sont dévastés. Les habitants se ravitaillaient auprès de l'autorité militaire à Villers-Cotterêts mais la menace de bombardements les fait se réfugier dans les carrières proches.

En juillet 1921, 192 habitants rentrent au village, alors qu'avant la guerre ils étaient 236. La mairie et l'école sont démolies, l'église et le château très endommagés et les voies de communications excessivement abîmées par la guerre et les transports militaires. Outre le monument aux morts où reposent quelques enfants du village, un vitrail de Jeanne d'Arc et le poilu se trouve dans l'église.

PUISEUX-EN-RETZ

À Puisseux-en-Retz, à l'emplacement de l'ancienne tour Réaumont, se situait l'observatoire du général Mangin d'où il mena l'offensive victorieuse du 18 juillet 1918 qui contribua à mettre fin à quatre années de guerre.

Une première tour fut construite en août 1914 par le général Maunoury alors commandant de la VI^e armée. C'était une superposition de guérites en planches, une sorte de pigeonnier juché dans un gros hêtre, auquel on accédait par une échelle.

Puisseux-en-Retz n'a pas été occupé pendant la Grande Guerre. Il accueillera plusieurs régiments, notamment le 2^e régiment mixte zouaves et tirailleurs et le 13^e régiment de marche de tirailleurs le 7 février 1915, ou encore le 11^e régiment de marche de tirailleurs du 24 juillet au 17 août 1918, après avoir été relevé par le 350^e RI. Henri Barbusse (231^e RI) a séjourné dans le village à partir du 27 février 1915.

Le monument aux morts érigé en 1924, sur la place du village, rappelle le sacrifice de 18 de ses habitants et de Monsieur Velain, l'instituteur de Puisseux-en-Retz qui habitait Soucy.





RETHEUIL

Trait d'union entre les massifs forestiers de Compiègne et de Retz, Retheuil aurait pu être particulièrement exposé aux incertitudes des opérations, à peu de distance en arrière du front. Il n'en a presque rien été !

Les mobilisés y ont certes fait tout leur devoir et vingt-cinq d'entre eux y ont laissé la vie. Plus encore, les familles Brouard et Colpin ont perdu chacune trois fils. Il suffit de regarder les noms sur les deux monuments aux morts, l'un en face de la mairie (avec ses obus enchaînés), l'autre au cimetière, pour s'en persuader.

Le village n'a pas non plus été épargné par les passages de troupes, les hébergements, les alertes, les réquisitions, l'exode de 1918, mais il n'en est pas résulté de destructions notables.

La proximité de Pierrefonds, dont le château fut quatre ans durant un important hôpital du service de santé des armées, fut sans doute une protection efficace. Mais un constat s'impose : c'est une église intacte que l'État a classée monument historique en octobre 1919, moins d'un an après l'Armistice, alors que les classements ultérieurs concerneront bien souvent des ruines.

SOUCY

Au fond d'un ravin, à la lisière nord de la forêt, face à Cœuvres et au plateau soissonnais, Soucy occupe une position locale presque stratégique. Aussi les Britanniques dès la fin août 1914, aussitôt suivis par les premières unités allemandes, sont-ils conduits à y passer et à y cantonner. Entre le départ des conscrits, la préoccupation de la moisson et du battage, les fermes du secteur s'entraident, mais doivent subir les réquisitions de chevaux et de fourrage, sous la menace permanente de l'artillerie et des observateurs aériens. Déjà le premier soldat du village est tué en novembre.

Pas de combats à Soucy pendant trois années mais la vie quotidienne reste difficile, entre les unités au repos (le front est à une douzaine de kilomètres), celles qui montent en première ligne vers Nouvron, les alertes aériennes, les travaux des champs et les inquiétudes familiales (sept jeunes Sulcéens sont tués au front entre 1915 et 1917). Le maire de Cœuvres, Monsieur Bertier de Sauvigny, se dépense pour assurer l'approvisionnement des communes avoisinantes et aider les civils. Tout comme les carrières, l'église sert d'hébergement et même d'ambulance.

C'est au printemps 1918 que l'angoisse revient. L'ordre d'évacuation générale est lancé le 31 mai, jour où deux avions français tombent près du village. Le fermier Hubert emmène en exode son personnel et ses centaines de bêtes, mais bien peu reviendront en septembre ! Et c'est dans un village vide que se déroulent les affrontements défensifs de juin, puis les héroïques premières heures de la contre-offensive Mangin.

Lors de l'Armistice, le village peut faire le bilan : beaucoup de dégâts domestiques, mais peu de véritables destructions. Dix Poilus de Soucy manquent à l'appel.





TAILLEFONTAINE

À l'exemple de Retheuil, son voisin entre les deux forêts de Retz et de Compiègne, Taillefontaine a été largement préservé des destructions de la Grande Guerre. Ni ses maisons traditionnelles à pas-de-moineau, toutes serrées sur les pentes du ravin, ni la flèche à redents de son église, visible de loin, n'ont reçu de blessure fatale de la part de l'artillerie ou par bombardement aérien.

Certes, non loin du front de l'Aisne, il a fallu subir les alertes, le passage et l'hébergement de troupes, les réquisitions en tous genres, les bombardements. En haut du village, durant les combats acharnés de juin et juillet 1918, une ferme a été aménagée en « ambulance » pour les blessés.

Les deux monuments aux morts de la commune (l'un à l'entrée du village, l'autre au centre du cimetière) n'en sont pas moins les témoins de l'engagement total de ses enfants, partis en 1914 remplir leur devoir : 23 d'entre eux ont fait à cette occasion le sacrifice de leur vie.



VILLERS-COTTERÊTS

Le 1^{er} septembre 1914 la ville découvre la guerre : des unités de Guards se sacrifient pour bloquer en forêt la progression ennemie. Le docteur Mouffier, conseiller général et les Femmes de France ouvrent à l'école des garçons un hôpital militaire temporaire (n° 106), tandis que les premiers morts sont inhumés au cimetière communal, bientôt trop petit. Les Allemands occupent la ville quelques jours mais dès le 9 septembre, la première victoire de la Marne les contraint à reculer. Le général Maunoury installe alors le QG de la VI^e armée dans l'hôtel particulier du n° 24 de la rue Demoustier.

Au cours de l'hiver un cimetière militaire est aménagé sur la route de Compiègne et le service de santé des armées réquisitionne le château pour y créer une unité sanitaire (Hôpital n° 22). Un équipement infirmier moderne y est aménagé, incluant des baraquements dans le Petit Parc.

Jusqu'au printemps 1918, une forte présence militaire marque la ville : travaux de prisonniers allemands, campements provisoires, prises d'armes et remise de décorations sur la place du Marché, états-majors et personnalités en inspection, concerts publics. Un théâtre aux armées est aménagé dans la cour du château...

La gare ferroviaire constitue la principale liaison avec Paris. Gare régulatrice, elle reçoit des convois d'hommes, d'armes et de matériel, expédie des wagons de blessés pris en charge sur place par une ambulance. Elle est donc la cible de l'artillerie et des « taubes » (avions dont la forme rappelle celle d'un oiseau) mais les dégâts sont limités. Fin mai l'inquiétude revient avec la ruée allemande. Les réfugiés affluent, mais tous les civils doivent être évacués, ainsi que les blessés légers. Depuis le nord de la forêt, l'artillerie ennemie arrose la région et touche plusieurs quartiers de la ville. La résistance française à Vouty et sur les lisières finit par arrêter les Allemands qui consolident leurs positions dans les villages du nord du canton.

La forêt de Retz joue alors pleinement son rôle protecteur, jusqu'à l'Armistice, chacun venant regarder les canons pris à l'ennemi exposés sur la place du Marché. Le monument aux morts sera inauguré le 22 juillet 1923, en présence de Poincaré, Foch, Mangin et du docteur Mouffier, devenu maire. Mais 152 jeunes Cotteréziens sont tombés ou ont disparu au front.



VILLERS-HÉLON

La première bataille de la Marne ne touche guère la commune, excepté un aller-retour de petites unités allemandes au début de septembre, juste avant le retrait vers l'Aisne, mais trois jeunes du village sont déjà tombés, en pantalon rouge, face à l'ennemi, suscitant l'émoi des habitants et du maire, le général de Chauvenet, retraité.

De fin 1914 au printemps 1918, ce lieu de « l'arrière » reste calme, malgré la vie difficile, le cantonnement de nombreuses troupes de passage et l'inquiétude générale, encore aggravée par la fréquence des mauvaises nouvelles du front : quatre soldats villers-hélonais tués en été 1915, encore quatre en 1916, puis à nouveau cinq en 1917 ! Chaque famille attend la paix et le retour des mobilisés, mais 1918 s'annonce encore pire.

À l'arrivée des Allemands le 29 mai, les habitants sont contraints à un exode hâtif, suivi de près par une lourde occupation de six semaines, au cours de laquelle le château du maire est pillé et saccagé, tandis que les cloches de l'église sont descendues pour être expédiées vers la fonte en Allemagne et que les maisons sont bombardées depuis

Longpont, resté aux mains des Français. Le village n'est délivré qu'au matin du 18 juillet, au prix de combats acharnés et meurtriers : plus de 200 héros tombés en quelques heures sont rassemblés dans un cimetière provisoire, au cœur de la commune. L'église Saint-Martin, perforée et sans toit, est durement blessée, tout comme la chapelle funéraire voisine. 21 noms figurent sur le monument aux morts du village.

VIVIÈRES

C'est fin août 1914 que le village découvre la guerre. À l'approche de l'ennemi qui déferle vers le sud, la population doit se résoudre à l'exode, malgré la proximité d'unités britanniques en lisière de forêt. Les précieuses reliques de Sainte-Clotilde conservées en l'église sont mises en lieu sûr avant le départ. Presque vide, la commune est investie sans lutte par les formations impériales. Une unité sanitaire s'installe dans le château de Mazancourt (le propriétaire, l'écrivain Henri Bataille, est parti vers Paris) et des troupes combattantes accompagnent une petite escadrille d'aéroplanes.

Le 9 septembre à la nuit tombée, un escadron du 16^e dragons, sorti de la forêt, attaque en une charge héroïque à la lance et au sabre ces quelques appareils bien défendus. Son chef, le lieutenant de Gironde et plusieurs de ses hommes sont mortellement blessés. Le nom de Vivières reste à jamais associé à cette opération symbolique de la cavalerie finissante contre l'arme aérienne naissante.

L'hôpital de campagne, d'abord allemand puis français, reste plusieurs années au château et voit passer les blessés des unités venues du

front, au repos ou en soins. Dans les grosses fermes de l'Épine, l'Essart, Longavesne, la vie agricole s'exerce loin du canon mais parfois avec l'aide militaire. En juin 1918, lorsque les combats se rapprochent à nouveau, Vivières connaît encore l'exode mais parvient, après l'offensive Mangin, à assurer la moisson avec des prisonniers allemands. C'est avec le soutien des dommages de guerre que le village peut guérir ses plaies.

De nos jours, le monument en l'hommage de l'escadron de Gironde (le long de la D81), la rue principale et les tombes militaires du cimetière communal sont les principaux lieux d'évocation de la Grande Guerre, sans oublier l'obélisque du monument aux morts, encadré de ses obus enchaînés, qui garde les noms des 26 enfants « morts pour la France ».





LES VILLAGES DÉCORÉS DE LA CROIX DE GUERRE 14-18

C'est d'abord Villers-Hélon, qui cité à l'ordre de l'armée, reçoit la croix de guerre le 21 octobre 1920 et cinq jours plus tard, pour leurs sacrifices, Corcy, Faverolles, Longpont, Louâtre et Montgobert.

Le 23 août 1923 le Ministre de la guerre et des pensions cite à l'ordre de l'armée, Dampleux, Fleury, Oigny et Puiseux. « Ont supporté vaillamment de fréquents bombardements dont elles ont beaucoup souffert. Malgré leurs ruines, ont fait preuve du plus beau patriotisme et d'une ardente confiance dans la victoire finale ». Journal officiel de la République française du 30 août 1923 - page 8504

Le 19 avril 1921, croix de guerre et citation à l'ordre de l'armée récompensent Villers-Cotterêts pour sa résistance.



La forêt de Retz, cette admirable frondaison encerclant la ville et reluisant au soleil comme une grosse émeraude au doigt du Valois...

Discours du Docteur Henri Mouffler, maire de Villers-Cotterêts, lors de l'inauguration du Monument aux Mort, le 22 juillet 1923.





**OFFICE DE TOURISME INTERCOMMUNAL
DE VILLERS-COTTERÊTS / FORÊT DE RETZ**
6 place Aristide Briand • 02600 Villers-Cotterêts

Tél. 03 23 96 55 10
ot@ccvcfr.fr

Documentation et Crédits

A. Arnaud, AP. Baudesson, R. Bourdais, J. Carbonneau, F. Clément, M. Copeaux, T. Gauthier,
F. Laly, B. Leblanc, N. Lejeune, D. Maurice, M. Mercier, P. Ponsart-Ponsart, AG. Rosse, JM. Rouyer.

Conception et mise en page

LINKS CRÉATION GRAPHIQUE (www.links-web.fr)

